

Les travailleurs de l'ombre

Une bombe avait explosé au passage d'un autobus scolaire rempli d'écoliers israéliens. En représailles, l'État hébreu avait lâché ses hélicoptères de combat sur la ville de Gaza. Sandro Contenta, ancien correspondant du *Toronto Star* au Proche-Orient, était sur le terrain. « Les missiles tombaient comme la pluie sur le centre-ville. Il n'y avait pas d'électricité, tout était noir. Je ne savais pas dans quelle direction courir ! C'est mon *fixer*¹ qui m'a prévenu que nous devions nous éloigner du poste de police et qui m'a guidé vers un quartier résidentiel, plus sûr. »

Ce jour-là, le *fixer* de Sandro Contenta lui a peut-être sauvé la vie.

On ne voit pas leur signature dans la presse, ni leur visage à la télé. Pourtant, c'est en partie grâce à eux que les petits et grands malheurs qui affligent notre planète se retrouvent dans nos journaux et nos bulletins d'information. Sans *fixers* pour traduire leurs interviews, flairer le danger et désamorcer des situations explosives, les envoyés spéciaux dépêchés à Grozny, Kaboul et Bagdad auraient fort probablement des soucis bien plus angoissants que l'heure de tombée².

Les *fixers* réservent des chambres d'hôtel, organisent des entrevues avec des seigneurs de guerre ou guident les

1. *Fixer* (anglicisme) : guide, guide-interprète. Le mot *fixer* n'a pas d'équivalent exact en français.

2. Heure de tombée : heure limite fixée par un média pour la réception des textes.

journalistes dans les dédales d'une bureaucratie corrompue. En temps normal, ils sont traducteurs, chauffeurs de taxi, réceptionnistes d'hôtel, étudiants, reporters au journal local. Peu importe leur métier : quand une catastrophe frappe leur région, ils se transforment tous en chasseurs de nouvelles pour le compte des journalistes qui déboulent de tous les coins du monde.

« Les *fixers* connaissent le terrain, ils savent comment contourner les *check-points*³ fermés », explique Sandro Contenta, aujourd'hui établi à Londres. Mieux que les journalistes frais débarqués, ils peuvent interpréter certains signes, comprendre les nuances culturelles, déceler les haines cachées. Quand la pluie de missiles a cessé à Gaza, M. Contenta s'est précipité à l'hôpital pour constater les dégâts. L'atmosphère était tendue ; les gens, en colère. Là encore, c'est le *fixer* qui a donné le signal du départ. « Un bon *fixer* sait mieux que nous comment lire la foule. »

[...]

Dans tous les points chauds du globe, des *fixers* ont été menacés, harcelés par les autorités, emprisonnés ou même exécutés. Ils sont plus exposés aux représailles que les journalistes, qui ont des assurances, des accréditations, des ambassades pour plaider en leur faveur s'ils sont jetés en prison. Et c'est sans compter les conditions pénibles. Quand un correspondant rentre chez lui, il décompresse en s'offrant un luxe — bain chaud, bon repas au resto ou même, au besoin, séances de psychothérapie.

3. *Check-point* (anglicisme) : poste de contrôle de la circulation.

Son *fixer*, lui, reste derrière, au milieu de la poussière, du sang et des bombes.

Les reporters affirment qu'ils ont « l'obligation morale » de prendre soin de leur *fixer*. Plusieurs jugent toutefois que leurs employeurs n'en font pas assez pour assurer leur protection. De grandes boîtes fournissent gilets pare-balles, combinaisons antichimiques ou formations en milieu hostile, mais d'autres n'ont pas grand-chose à offrir. « Les médias pourraient faire plus, admet M. Contenta. Toutefois, ils semblent de plus en plus conscients du danger auquel les *fixers* sont exposés. »

Timidement, la presse commence aussi à reconnaître l'importance du rôle joué par les *fixers*, en ajoutant leurs signatures au bas des articles. La rémunération, elle, fluctue en fonction du pays — et du danger. En Irak, les prix ont triplé quand la guerre a éclaté, puis sont revenus à environ 50 \$ US à 100 \$ US par jour. C'est beaucoup comparé au salaire moyen irakien. C'est peu pour les risques que les *fixers* doivent courir.

C'est que dans leur perpétuelle chasse aux *scoops*⁴, les correspondants poussent parfois leurs *fixers* sur la ligne de front. Certains n'osent pas refuser, malgré le danger, de crainte de perdre leur boulot. Ce n'est pas le cas de Nuha Musleh, petit bout de femme énergique qui travaille avec plusieurs journalistes, dont ceux de *La Presse*, en Cisjordanie. « Les journalistes dépendent de moi plus que je ne dépends d'eux. Je refuse de risquer ma vie pour une histoire », dit cette mère de famille de 48 ans.

4. *Scoop* (anglicisme) : exclusivité.

L'an dernier, le Centre pour les affaires publiques de Jérusalem a accusé les *fixers* palestiniens d'encourager les correspondants étrangers à faire exclusivement des reportages sur les « maux de l'occupation israélienne ». C'est probablement un peu vrai, et ça illustre la plus grande faille de cet arrangement : le *fixer* est un filtre entre le journaliste et la nouvelle. Les mots qu'il choisit lors d'une traduction, les sources qu'il suggère au reporter peuvent altérer notre compréhension des événements dans le monde.

Dans *The Fixer*, le bédéiste américain Joe Sacco souligne à quel point il est difficile pour un journaliste parachuté dans une zone de conflit de distinguer le vrai du faux. Son *fixer*, Neven, est un Serbe rencontré dans le hall d'un hôtel de Sarajevo, dont il ne réussit pas à percer le mystère. Une chose est claire cependant : Neven a besoin d'argent et semble prêt à exagérer l'importance de ses sources et de ses récits pour soulager le pauvre M. Sacco de ses dollars.

Évidemment, il existe de bons et de mauvais *fixers*. Sandro Contenta a connu les deux. Le bon *fixer*, c'est celui qui lui a conseillé de piquer à travers champs quand des mortiers se sont mis à siffler au-dessus de sa tête, pendant la guerre en Irak. Le reporter voulait plutôt fuir par la route, craignant de tomber sur une mine s'il s'éloignait du chemin asphalté. « Mon *fixer* m'a expliqué que le champ ne pouvait être miné puisqu'il était cultivé. Je n'avais pas pensé à ça. »

Le mauvais *fixer*, c'est celui qui n'a rien vu venir quand une bande du Hamas a roué de coups le correspondant du *Toronto Star* sur l'esplanade⁵ des mosquées de Jérusalem. « Quand il a compris ce qui se tramait, il était déjà trop tard », raconte le journaliste en se remémorant le douloureux souvenir.

Isabelle HACHEY, « Les travailleurs de l'ombre »,
La Presse, 17 novembre 2004, cahier Actuel, p. 5.

5. Esplanade : espace aménagé devant un bâtiment.